

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis PERRAUDIN

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 65-68

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Le 14 Mai, l'« Agaunia » fut à Chamoson pour la « Val-lensis ». Il faisait beau et... on s'est aperçu que par là-haut les tonneaux ne sonnent pas creux. — Chaperon a écrit un article sur la fête dans ces mêmes « Echos » ; vous pourrez y voir si nous nous sommes bien amusés.

Le 25 Mai, il y eut promenade de classe de toutes les classes, sauf des principistes et des physiciens. Ces derniers, en ce jour, furent mis à la question au sujet des mathématiques, du grec et de la langue maternelle. Deux jours d'épreuve... et on les laissera se refaire pour le dernier interrogatoire de la maturité. Que la déesse Fortune leur soit en aide, à défaut d'Athéna, déesse de la science...

Moi, non plus, je ne suis pas allé en promenade ; je suis resté au collège pour l'amour de la chimie... et j'ai joué aux quilles toute l'après-midi.

Le 30 Mai, vers neuf heures : Je lisais paisiblement dans mon lit, quand j'entendis un court sifflement suivi d'un écrasement formidable et tonitruant... Je me lève, enfile mes pantalons et mes pantoufles, et saute rejoindre les autres plus lestes que moi... Qu'y avait-il ?... Un morceau de rocher qui, depuis des siècles surplombait la grande allée, s'était effondré dans la nuit.

Le 1^{er} Juin : Nous commençons aujourd'hui nos promenades hors des murs après le souper. Les Grands et les Petits vont au Mauvoisin, du côté des Cases ; et les Lycéens se promènent philosophiquement au bord du Rhône.

Que la nature, ce soir, est grandiose !... Ni l'acropole d'Athènes quand le soleil se couche et dore les statues de sa clarté mourante ; ni la majesté victorieuse des sept collines, aux premiers feux d'un jour triomphal ; ni l'auguste souvenir des ruines carthagoises battues par le flot de Neptune ; ni le calme serein de la Loire angevine baignant des jardins de délices, non, rien ne surpasse le spectacle qu'admire en ce moment mon œil ! Le ciel, couvert de nuages en feu, illumine la terre d'une lumière rosée ; les collines lointaines du pays de Vaud se poudrent d'une brume mauve, comme des effluves de pollen aux forêts du

printemps ; et dans l'atmosphère orageux, s'arçue un arc-en-ciel immense qui perd son faite dans les nues... On dirait qu'un cataclysme se prépare, que le ciel est rempli du désordre d'avant le combat et que le tonnerre est le fracas des armes qu'empoignent les phalanges de Jéhovah...

Le 3 juin : Grande promenade ; départs dès 5 heures du matin, chaque classe de son côté. Humanités est allée à Champex ; Rhétorique, aux Portes du Soleil, quelque part dans la région de Morgins ; Rudiments, à Géronde ; 1^{re} Industrielle, à la Croix de Javerne ; Syntaxe et le Cours des Allemands, à la Cape aux Moines ; Physique, à Barberine, et les quatre autres classes, aux Cornettes de Bise. Trois de celles-ci arrivèrent au but ; nous autres les philosophes, sauf un qui se trouvait extra gregem, nous nous égarâmes aux confins de la Suisse et de la Savoie et allâmes nous fourvoyer dans des précipices assez raides où Quenet, le plus gros de la bande, ne la voyait pas tant fixe que ça ; Bonvin a dû l'aider à passer l'endroit le plus critique et Frund l'a tiré ensuite par le bout de sa canne jusqu'à la crête où il s'est effondré, le pauvre homme ! comme une masse inerte. — Les Physiiciens n'ont pas eu des aventures si téméraires ; ils sont allés à Barberine, ont tout exploré avec de yeux de connaisseurs et ont raté le train au Châtelard. M. Grandjean eut beau se presser ; son agilité n'y put rien faire ; « rien ne sert de courir, il faut partir à point ». Du reste, il n'y a pas de mal à manquer un train, quand un autre vous attend. Or, il s'en trouvait justement un qui partait pour Chamonix ; nos voyageurs s'y rendirent, y couchèrent et, le lendemain, visitèrent la Mer de Glace. Pour nous, tandis que la Mer de Glace recevait les susdits, nous allâmes au Mauvoisin et nous baignâmes les pieds. J'aime bien ça : d'abord l'eau est fraîche et puis c'est pittoresque cet alignement de jambes nues le long du torrent.

Le 7 Juin et le 24 Mai : Le collège a joué l'Aiglon ; la salle était comble aux deux représentations annoncées. C'est que le rôle de l'Aiglon était tenu par un acteur qui en vaut la peine : M. André Torriane, qui tenait déjà ce rôle la dernière fois qu'on a joué cette pièce. Il a été d'une finesse exquise et minutieuse, admirable dans tous les détails. Une fois, par exemple : le duc de Raguse Marmont, était venu le voir pour lui dire du mal de son père ; M. Torriane avait l'air d'être tout à fait de son avis et Marmont disait : « Nous nous rencontrons bien dans nos

conclusions... » M. Torrione, pendant que l'autre discourait, frappait des doigts sur la table assez calmement, quand tout d'un coup ce ne fut pas seulement les doigts qui frappèrent la table, mais toute la main et avec une force telle que le professeur le plus irrité n'aurait pas pu frapper plus fort sur son pupitre. Et l'Aiglon se fâcha et il lui dit son affaire à ce duc de Raguse... Il lui disait que ce n'était plus le duc de Reichstadt qui lui parlait maintenant mais Napoléon II et qu'il réponde, s'il avait à dire quelque chose... L'autre se tut, puis lui dit qu'il lui permettait de conjuguer le verbe « raguser », que lui, il s'asseyait... Il avait été converti : ce coup de théâtre l'avait remis en face de Napoléon I^{er} et le traître était revenu.

Et ce ne fut pas la seule chose dont il faille louer cet acteur émérite ; il faut au contraire le louer en bloc, du premier mot jusqu'au dernier. Il fallait le voir crispé ses doigts de douleur en montrant ses poignets malades et en pensant que dans ses veines coulait le sang de Napoléon I^{er}. Il fallait le voir s'enthousiasmer à Wagram, tirer son épée et se précipiter contre les Autrichiens en criant : « Suivez-moi, nous allons leur passer sur le ventre... » Il fallait le voir, comme un enfant, cajoler son grand-père pour qu'il le laisse aller sur le trône de France, puis, s'armant de vaillance, lui crier à son grand-père et à Metternich : « J'y suis apparenté du côté paternel, sire, à la liberté... » Et il fallait le voir expliquer la nature à son vieux précepteur, avec toute la svelte poésie d'une jeunesse qu'on sent frémir et qui se brise. Ah ! il fallait le voir... Ça vous prenait, ça vous enlevait... Aiglon blessé que le chasseur enferme, pauvre enfant qui souffres au fond de ton cachot et qui meurt de tant souffrir et de tant convoiter de grand... Pauvre enfant pâle, tu m'as fait pitié. Et c'était pour nous un bonheur de voir Flambeau te réjouir en te montrant tout ce ramassis de menues choses où les Français avaient peint tes cheveux ou gravé ton sourire... Nous l'aimions comme toi, ce Gaulois aux moustaches tombantes que Chaperon incarnait si bien et si vivement et qui mêlait à sa joyeuse cocasserie un dévouement si complet à son héros ; qui allait se faire tuer en riant et chantant et qui ne vivait que pour toi seul... et pour des prunes. — Bravo, Chaperon !

Avec des sentiments pareils dans toute la salle, Metternich ne devait pas être vu d'un très bon œil. Dans ma loge, à son entrée en scène, j'entendais les Sœurs pousser des gémissements de compassion pour le duc et faillir manquer

à la charité envers ce méchant homme... Mais quoi ! c'est la perfection de l'acteur de se faire prendre pour le che-napan qu'il joue, au point qu'il n'emporte, en sortant de scène, qu'une haine sourde et silencieuse... On le félicite, à sang froid.

Ils méritent tous d'être félicités du reste, et ce n'est pas le cas d'appliquer le proverbe : « Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois ».

Le 11 Juin, jour de la Fête-Dieu : Que nos âmes montent de plus en plus vers vous, ô Christ béni des brillants ostensoirs ! Que notre cœur, recueilli par la grâce, frémissse de l'amour de votre amour ! Que notre volonté marche fidèlement dans le chemin du ciel, frais comme une rue reverdie de Fête-Dieu, et où les quiétudes sont aussi douces que devant les fleurs des reposoirs. O mon Dieu, si la terre nous retient, pourquoi ne nous prenez-vous pas comme l'aigle un reptile et ne nous transportez-vous pas de force dans le bien ?...

Louis PERRAUDIN, phil.